

qui était confinée dans les discussions de l'école, était, ou peu s'en faut, perdue pour le peuple. Un mysticisme lourd, terrestre, ténébreux, bien différent du mysticisme céleste, spirituel, lumineux des chrétiens, l'écrasait¹.

Il y avait cependant des gens qui se révoltaient. J'ai parlé de cette révolte dans les temps passés. Lucien nous la représente pour le temps présent, et, en face d'une superstition poussée plus loin que jamais, il pousse la révolte plus loin que jamais. Lucien est un Grec d'Asie, un de ces rhéteurs dont l'éloquence ambulante va de ville en ville donner des ravissements d'admiration aux oreilles délicates de la race grecque. Lucien n'est pas un philosophe, n'est pas un cynique, n'est pas un épicurien, n'est pas un athée, n'est pas même systématiquement ni philosophiquement sceptique : Lucien n'est autre chose qu'un esprit froissé. L'arrogance des philosophes, le pédantisme des stoïciens, le mysticisme des platoniciens, la brutalité des cyniques, la fourberie des devins, l'absurde superstition de la foule, l'ont révolté. Mais cette révolte contre les formes diverses du mensonge ne l'a malheureusement pas conduit jusqu'à la vérité ; elle ne l'a mené qu'au doute, ou, pour mieux dire, à la critique. Lucien

¹ Je me borne à quelques citations que j'emprunte exclusivement, comme je l'ai fait dans tout ce chapitre, aux écrivains du siècle dont je parle :

Divinations, enchantements, présages (Pausan., II, 54, III, 24, IV, 52).

Prodiges (voy. ailleurs les guérisons) : pierre sonore à Mégare (*id.*, I, 42), mirage dans l'eau (III, 25) ; les oiseaux de proie s'éloignent de la chair des sacrifices, à Olympie (V, 14) ; autel qui épouvante les chevaux (VI, 20) ; et d'autres (II, 55, VI, 26, X, 51) ; temples où l'on n'entre pas sans mourir (X, 52) ; fontaine qui éprouve les parjures (Philostr., in *Apoll.*, 1, 6).

Visions, apparitions (Celse, *apud Orig.*, VII, 35). Maxime de Tyr a vu les Dioscures. Pour ce fait et pour d'autres, voy. Max. Tyr., *Dissert.* 27, in fin.

Pausanias ne parle en général que par ouï-dire, mais les saints Pères croyaient à la réalité de certains de ces faits. (V. ce que j'ai dit ci-dessus, t. II, p. 289 et s.)

est le critique universel. Il fait la critique de la mythologie, lui donnant, on peut dire, le coup de grâce avec une verve de sarcasme dont les Pères de l'Église ont bien su profiter. Il fait la critique ou au moins la satire de toutes les superstitions populaires et philosophiques, des devins, des oracles, des songes, des sacrifices, des incantations, d'Esculape lui-même. Il fait la critique de la philosophie et de toutes les philosophies, sinon de tous les philosophes, possibles ; les injuriant, les fustigeant, les mettant à l'encan et donnant le meilleur pour vingt mines¹ ; abhorrant les platoniciens et les socratiques, détestant les stoïciens, traitant Épicure d'ivrogne, ne ménageant pas toujours les cyniques. Il fait enfin la critique du christianisme ; mais ici, vaincu par la puissance de la vérité et de la vertu, le mal qu'il en veut dire devient un magnifique quoique involontaire éloge. Que croit-il ? Que pense-t-il au fond ? On ne le sait pas, et il ne le sait guère. Il parle une ou deux fois des dieux et d'un songe qu'ils lui ont envoyé ; il a un morceau sur la Providence. Il croit à l'astrologie ou du moins il semble y croire, atteint par ce côté-là de la maladie de son époque. Il se tait sur l'existence de Dieu, il combat la Providence, il se raille de l'immortalité de l'âme ; mieux valait encore brûler de l'encens à Jupiter et croire à la barque de Caron².

Apulée caractérise bien, comme du reste l'avait fait Plutarque, cette impiété brutale d'un petit nombre, cette superstition effarée de la multitude. Il excepte les platoniciens

¹ (Deux mille francs) Épicure, deux mines ; Chrysippe douze ; un péripatéticien vingt ; un sceptique une. Socrate est coté à deux talents, (douze mille francs), mais ironiquement. *Vitarum auctio*.

² Contre la Providence et l'immortalité de l'âme, voy. *Jupiter Confutatus*, *Jupiter Tragicus* ; contre tous les dieux, les idoles, les fables, *Jupiter Tragædus*. Critique de la magie, des prestiges, etc., *Philopseudes*.

ciens, et surtout lui-même; mais on a pu juger si l'exception est bien méritée : « La foule profane, dit-il, les ignorants de la philosophie, avec leur dévotion chimérique, leur raison absente, leur religion appauvrie, leur âme incapable de la vérité, méconnaissent les dieux, soit par le culte le plus pusillanime, soit par le plus insolent dédain. Ceux-là sont superstitieux, ceux-ci pleins de mépris; les uns sont tremblants, les autres arrogants. Ces dieux, placés au sommet de l'éther, et séparés par une immense distance de tout contact humain, sont adorés du plus grand nombre, mais par un culte illégitime; redoutés de tous, mais sans qu'ils sachent pourquoi; déniés par un petit nombre, et ce petit nombre sont des impies¹. »

Voilà ce qu'était le monde païen sous le prince philosophe Marc Aurèle. Il était incontestablement plus païen et moins philosophe qu'il n'avait été sous Trajan, sous Hadrien, même sous Antonin. Pourquoi cette décadence?

Sans aucun doute, les circonstances extérieures y étaient pour beaucoup. Le monde avait eu, sous Hadrien et encore plus sous Antonin, quarante ans d'une paix inouïe. Antonin mort, le nuage amassé pendant tant d'années avait éclaté; on avait eu la famine, la peste, une guerre de barbares à cinq ou six journées de marche de l'Italie. Alors la veine païenne, toujours si abondante et si vivace, avait jailli. Il y avait eu, sous l'influence des calamités publiques, une recrudescence de paganisme, comme il y en avait eu une, quatre-vingt-dix ans auparavant, sous l'influence des calamités qui suivirent la mort de Néron. Comme le règne de Vespasien s'était inauguré au milieu du deuil et de souffrances

¹ *De Deo Socratis, circa princip.*

toutes récentes encore, le règne de Marc Aurèle s'était inauguré au milieu de périls et de calamités de toutes parts menaçantes. Aux deux époques, la fièvre du paganisme avait eu un redoublement.

Mais, de plus, Marc Aurèle n'était pas le médecin propre à guérir une pareille fièvre. J'ai assez dit ce qu'il était: malgré de grandes qualités morales, faible vis-à-vis d'hommes qu'il ne pouvait estimer, faible vis-à-vis de dieux auxquels il ne devait guère croire, doublement faible par son indécision en fait de doctrine, par sa superstition en fait de pratique. En philosophie et en politique, la fermeté lui manqua. Philosophe plus décidé, il serait sorti davantage des voies du paganisme, et serait entré davantage dans la vérité du sentiment religieux. Politique plus résolu, il aurait compris comment ce redoublement de superstitions, toutes tournées vers l'Orient, cette prépondérance des mystères sur la religion publique, des sectes d'illuminés sur les cultes nationaux, d'Isis et de Mithra sur Jupiter et sur Cérès, de la superstition polythéiste et multiforme sur le monothéisme, devaient entraîner la ruine de l'empire. Il aurait vu le patriotisme romain ou ce qui en restait allant se perdre dans un cosmopolitisme que dominait l'esprit asiatique; les mœurs romaines achevant de s'énerver dans celles de l'Orient; les institutions de la liberté romaine, leurs débris du moins ou leur souvenir, prêts à se noyer dans un despotisme déifié comme celui des monarques de l'Asie. J'ai parlé ailleurs de ce péril que d'autres princes semblent avoir compris.

Mais Marc Aurèle ne comprit pas ou ne voulut pas voir ce péril. Au lieu de tempérer par sa politique ses penchants superstitieux, il se fit une politique sur ses pen-

chants. Il avait bien publié, ou renouvelé après ses prédécesseurs, des édits contre les astrologues et contre les devins, « qui cherchent à gouverner par des terreurs superstitieuses l'esprit variable des hommes¹. » Mais ce n'était là qu'un coin de la superstition publique, depuis longtemps illégal et depuis longtemps populaire. Et de plus, aux jours de l'épidémie, Marc Aurèle ne sut refuser à la terreur publique ni les devins ni les astrologues. Il y avait parmi eux de véritables malfaiteurs qui épouventaient Rome, tout simplement pour la piller; Marc Aurèle ne put prendre sur lui de les punir. Il y en avait un qui, monté sur un arbre, au champ de Mars, annonçait au peuple que le monde allait finir; pour preuve, disait-il, il allait se jeter de l'arbre, et, en tombant, se métamorphoser en cigogne; une cigogne, cachée sous ses vêtements, devait faire l'œuvre de la métamorphose. Arrêté et mené à l'empereur, il confessa son mauvais dessein. L'empereur l'épargna, et rendit aux populations troublées cet exploitant de la superstition publique.

Mais surtout (et ce fut peut-être la faute capitale de Marc Aurèle) il céda à la terreur populaire ou il en profita, jusqu'au point d'ouvrir à l'orientalisme la porte que ses prédécesseurs avaient, du moins, tenue entre-bâillée. Au moment où il marcha contre les Marcomans, ce ne furent dans Rome que cérémonies expiatoires. Toute la ville fut purifiée avec l'eau lustrale. Pendant sept jours les statues des dieux furent solennellement exposées sur des lits, selon les rites de l'ancienne Rome. Marc Aurèle promit de si nombreuses hécatombes, que des plaisants lui écrivirent : « Les bœufs

¹ 50, *Dig., de Pœnis* (XLVIII, 19). Ulp., *Fragm. in Collat. legum Mosaicæ, et Romanar.*, XV.

blancs, à Marcus César, salut! Si tu es vainqueur, nous mourons tous¹. » Mais les rites romains ne suffisaient plus, et ce jour-là, pour la première fois, des prêtres de toutes les parties de l'Orient furent appelés à Rome, pour y invoquer, selon leurs propres rites, leurs propres dieux, en faveur de Rome, décimée par la famine, désolée par la peste, épouventée par la guerre. Le départ du prince en fut retardé, et l'armée perdit du temps à l'attendre. Mais il fallait cela à la foi égarée du peuple, à la vacillante superstition du prince. Marc Aurèle semble dès lors avoir été gagné à l'Orient. Un divinateur égyptien, Arnuphis, le suivit dans toutes ses campagnes, et lui enseigna le culte de Thoth, le Mercure égyptien². Tous les dieux de Rome et tous les dieux de la Grèce ne suffisaient donc pas à ce prince philosophe; il lui fallait encore les fétiches de l'Égypte. Il livrait à l'envahissement asiatique tout ce qui pouvait rester de la moralité, de la dignité et de la liberté romaines.

¹ Ammien Marcellin, XXV, 4.

² Dion, LXXI, 8. On peut rapporter à ce culte une médaille de Marc Aurèle de l'an 175, portant pour devise RELIGIO AVGVSTI et représentant un temple de Mercure avec les attributs de ce dieu (Eckhel, *ad Ann.* V. C. 920). On parle plus tard de charmes et d'incantations étranges qu'à la demande de Marc Aurèle, les mages auraient employés pour lui assurer la paix avec les Marcomans. Lamprid., in *Eliogabal.*